

Alice et le pays des merveilles

Charles Lutwidge Dodgson (1832-1898), ennuyeux professeur de mathématiques au Christ Church College d'Oxford, auteur sérieux d'ouvrages de logique et de mathématiques mais aussi de poèmes, passionné de photographie (surtout de petites filles) et néanmoins diacre anglican, écrivit et illustra en 1864, pour faire plaisir à la petite Alice Liddell, l'une des dix enfants du doyen de son établissement, l'histoire qu'il lui avait racontée lors d'une promenade en barque sur la Tamise avec deux de ses sœurs, deux ans auparavant.



Alice, dessinée par John Tenniel

Enrichie de plusieurs épisodes, *Alice in Wonderland* paraît en 1865 sous le pseudonyme de Lewis Carroll, avec des illustrations du caricaturiste John Tenniel et obtient un succès immédiat. Une « suite » publiée en 1871, *Through the looking-glass (De l'autre côté du miroir)*, recevra le même accueil du public. En France, la traduction d'Henri Bué, choisi par Lewis Carroll lui-même, est diffusée par Hachette en 1870, mais Alice ne devient réellement populaire qu'au cours du siècle suivant à travers des adaptations et, dans les années 1950, grâce au dessin animé de Walt Disney.

Le roman est emblématique du genre, mais il est cependant singulier. L'univers d'Alice est celui de la féerie – mais sans fées –, peuplé d'êtres surréalistes : animaux fabuleux (le griffon, la tortue à tête de veau, etc.) vêtus et parlant comme des humains mais se comportant toujours de façon surprenante, chenille fumant le narguilé, chat arborant un large sourire, cartes à jouer vivantes... monde inversé, paradoxal, où une petite fille exécute les ordres d'un lapin blanc. Face à ces personnages incompréhensibles, Alice fait preuve d'une grande tolérance et d'une patience infinie, tentant de se raccrocher à un raisonnement logique et à ses connaissances scolaires. Au pays des merveilles, le très

conformiste Dodgson chamboule l'ordre établi et fait régner l'étrange et l'absurde (le *nonsense* britannique), sans s'embarrasser de discours moralisateur ou didactique, se moquant plutôt

de l'éducation traditionnelle. Le poète Lewis Carroll remet en cause la signification du langage et joue avec la langue et sa musique, parodie les poésies enfantines édifiantes, invente de nouveaux mots, des « mots-valises », des calembours, des calligrammes...

Alice nous entraîne dans un imaginaire poétique foisonnant où sont joyeusement distordues les notions de temps, d'espace, de langue, de logique.

Elle se perd un peu au gré de ses transformations, ne sait plus très bien qui elle est et à quel monde elle appartient...

Mais le jeune lecteur, lui, s'y retrouve : quel plaisir en effet de rapetisser et de pouvoir se faufiler partout sans être vu, mais aussi quelle satisfaction de dominer tout le monde de sa haute taille !



– Pourquoi est-ce qu'un corbeau ressemble à un bureau ?
« Parfait, nous allons nous amuser ! pensa Alice. Je suis contente qu'ils aient commencé à poser des devinettes... »

– Je crois que je peux deviner cela, ajouta-t-elle à haute voix.

– Veux-tu dire que tu penses pouvoir trouver la réponse ? demanda le Lièvre de Mars.

– Exactement.

– En ce cas, tu devrais dire ce que tu penses.

– Mais c'est ce que je fais, répondit Alice vivement.

Du moins... du moins... je pense ce que je dis... et c'est la même chose, n'est-ce pas ?

– Mais pas du tout ! s'exclama le Chapelier. C'est comme si tu disais que : « Je vois ce que je mange », c'est la même chose que : « Je mange ce que je vois » !

– C'est comme si tu disais, reprit le Lièvre de Mars, que : « J'aime ce que j'ai », c'est la même chose que : « J'ai ce que j'aime » !

– C'est comme si tu disais, ajouta le Loir (qui, semblait-il, parlait tout en dormant), que : « Je respire quand je dors », c'est la même chose que : « Je dors quand je respire » !

Alice au pays des merveilles, Lewis Carroll, trad. Jacques Papy © Éditions Gallimard Jeunesse, 1998.



« Je ne me tairai pas, » dit Alice.
« Qu'on lui coupe la tête ! » hurla la Reine de toutes ses forces. Personne ne bougea.



Alice au pays des merveilles
Lewis Carroll, adaptation de M.-M. Fayet III. Michel Gérard, D. R.
© Hachette, « Idéal-Bibliothèque », 1952 Coll. part.
Le thé chez le chapelier fou (p. 117)

Lewis Carroll, *Aventures d'Alice au pays des merveilles*
Trad. Henri Bué, dessins de John Tenniel Macmillan and Co, 1869
BNF, Réserve des livres rares, Rés. p.Y².3177

L'aventure, c'est l'inattendu, ce qui arrive hors du quotidien, tout ce qui rompt la routine, qui écarte du chemin et met en jeu l'avenir. Partir à l'aventure, c'est risquer de se perdre – dans tous les sens du terme –, mais c'est aussi découvrir d'autres univers, affronter l'inconnu, courir tous les dangers, tester ses forces et ses limites. Cela passe souvent par la transgression des interdits, ce dont rêve tout enfant. Comment ne pas s'identifier aux personnages qui agissent comme on aimerait le faire et qui entraînent là où l'on n'ira jamais ? À condition que le récit soit conforme à une vérité, ou ait du moins un point de départ ou un fondement réaliste, l'adolescent ou le préadolescent, auquel il s'adresse, est prêt à tout croire. Les romans d'aventures ont en commun de proposer, à des degrés variables, action, dépaysement, exotisme, mystère, suspense, et de mettre en avant les valeurs de courage, audace, loyauté, justice. Ils doivent également répondre au désir d'apprendre, et combler la curiosité naturelle du jeune lecteur.

Robinson, ou l'aventurier malgré lui

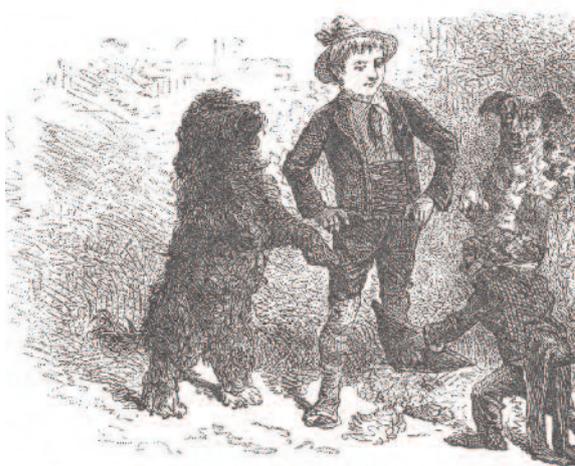
Il y a deux types d'aventuriers : ceux qui sont projetés dans l'aventure par des événements extérieurs et ceux qui partent en quête d'aventures. Ulysse, Robinson, Michel Strogoff se trouvent dans une situation qu'ils n'ont pas choisie et luttent pour survivre et s'en sortir. Leur parcours est individuel, initiatique, comme celui des orphelins et enfants abandonnés, maltraités – héros de Mark Twain (Huckleberry Finn), de Charles Dickens (Oliver Twist, David Copperfield), ou d'Hector Malot (Rémi). *Robinson Crusoe*, emblématique de ce type de romans d'initiation, était considéré par J.-J. Rousseau comme le seul livre d'apprentissage à mettre entre les mains d'un enfant. Il répond pleinement au besoin d'évasion et au rêve de retour à une vie primitive en symbiose avec la nature. Robinson démontre à l'enfant qu'on peut toujours se tirer seul des pires situations en faisant preuve d'intelligence et de courage. L'œuvre de Daniel Defoe subit de nombreuses adaptations, réécritures, analyses philosophiques et pédagogiques. Personnage devenu mythique, Robinson a suscité maintes variations sur le thème du naufrage, de l'île déserte et de la régénération par la nature : les « robinsonnades », tels *Les Robinsons suisses* de J.-R. Wyss (1812) ou *Le Robinson des glaces*, d'Ernest Fouinet (1855), jusqu'à plus récemment *Vendredi ou la Vie sauvage* (1971), réécriture du mythe par Michel Tournier.

Jim Hawkins, Nemo, Philéas Fogg, ou l'aventurier dans l'âme

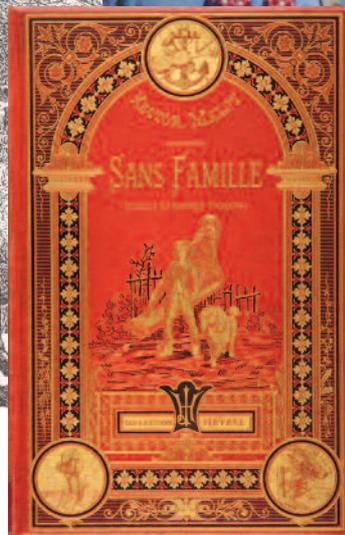
Les audacieux qui vont au-devant de l'aventure s'inscrivent dans un autre registre : ce sont les grands voyageurs, les intrépides explorateurs, les journalistes curieux, les découvreurs, sans oublier les détectives, les romans policiers étant aussi des romans d'aventures. C'est Sindbad le marin, Jim Hawkins (*L'Île au trésor*) et les personnages principaux de Jules Verne. Les précurseurs de l'aventure « volontaire » sont les héros des légendes épiques, de Roland aux Chevaliers de la Table ronde, dont l'adaptation a donné lieu à de multiples versions et dont les thèmes ont été – et sont toujours – fondateurs d'un grand nombre de récits pour la jeunesse. La quête du Graal s'est transformée en chasse au trésor, thème récurrent dans bon nombre de romans, à l'image du prototype de Stevenson. *L'Île au trésor* met en scène un jeune héros qui est lui-même le narrateur – une donnée importante pour l'accroche du jeune lecteur et son adhésion immédiate à l'action. Le rôle de Jim est essentiel : il trouve le plan du trésor, il part à sa recherche avec le chevalier et le docteur, il découvre que l'équipage du navire sur lequel ils ont embarqué est composé de flibustiers. Il agit aux moments stratégiques, n'hésitant pas à risquer sa vie pour affronter seul les pirates, dont le plus cruel, Long John Silver, est un modèle du genre avec sa jambe de bois, sa pipe et son perroquet sur l'épaule. Cependant, lorsqu'on évoque « l'aventure », c'est très souvent le nom de Jules Verne qui jaillit sur les lèvres. Ses héros ont embarqué plusieurs générations dans leurs périples, le capitaine Nemo (*Vingt mille lieues sous les mers*) et Philéas Fogg (*Le Tour du monde en quatre-vingts jours*) restent les plus célèbres.

Hector Malot, *Sans famille*
ill. Sylvain Fraroz, tome II
© Hachette, « Bibliothèque Verte », 1954
Coll. part.

Hector Malot (1830-1907) dépeint, influencé par Dickens, la quête d'identité d'un enfant abandonné face à la dure réalité sociale de son époque.



Rémi, dessiné par
Émile Bayard



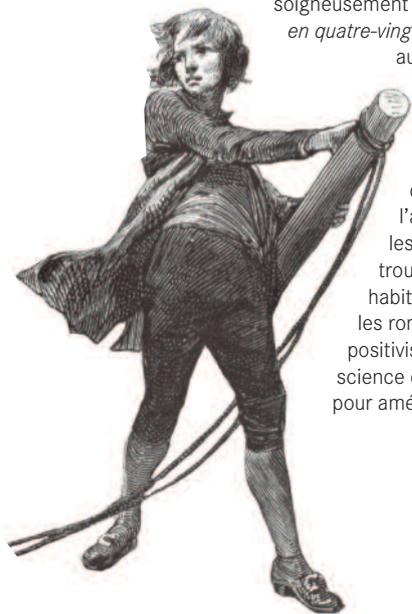
Hector Malot, *Sans famille*
Hetzl, 1890
Bibliothèque de l'Heure Joyeuse,
G R MAL
Cl. Bertrand Huet



Jules Verne, *Vingt mille lieues sous les mers*
Dessins de Riou et Neuville
Hetzl, [1871]
BNF, Réserve des Livres rares, M-Y2-999

Jim Hawkins,
dessiné par
Georges Roux

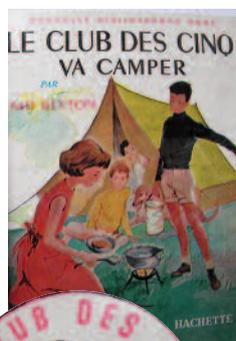
Leurs aventures ne revêtent pourtant pas la réalité requise par le genre, mais elles sont entourées d'une foule d'informations documentaires et de détails réalistes qui les rendent vraisemblables : c'est peut-être impossible aujourd'hui, mais cela pourrait arriver demain... Le *Nautilus* et le capitaine Nemo lui-même sont improbables, mais ils évoluent dans un milieu marin très documenté et soigneusement décrit. Avec *Le Tour du monde en quatre-vingts jours* l'écrivain donne une autre version du « voyage extraordinaire ». Philéas Fogg effectue son périple autour du monde pour gagner un pari et non pour répondre à quelque désir de découverte : pour lui, l'aventure est un jeu. Dans toutes les œuvres de Jules Verne, on trouve – en plus des valeurs habituellement rencontrées dans les romans d'aventures – des valeurs positivistes, comme la foi dans la science et les progrès techniques pour améliorer la vie des hommes.



Pendant que j'attendais, un homme sortit d'une pièce adjacente : d'un seul coup d'œil, je compris que ce devait être Long John. Il avait la jambe gauche coupée au ras de la hanche, et il s'appuyait sur une béquille dont il se servait avec une prodigieuse dextérité en sautant dessus comme un oiseau. De très haute taille, d'aspect robuste, il avait un visage blême, plutôt laid, aussi gros qu'un jambon, mais intelligent et souriant.

L'Île au trésor, Robert Louis Stevenson, trad. Jacques Papy, © Éditions Gallimard, 1974

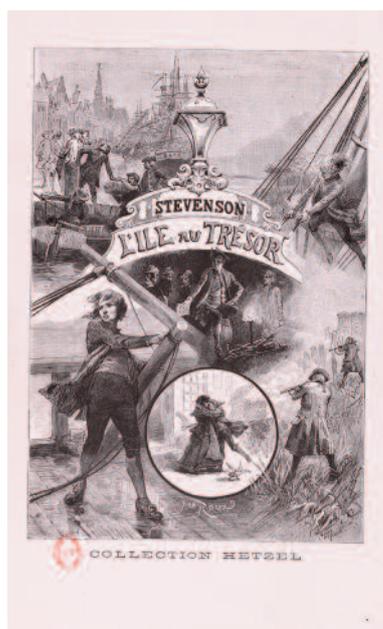
Le Club des Cinq va camper
Enid Blyton, ill. Paul Durand
© Hachette, « Nouvelle Bibliothèque Rose », 1957
Coll. part.



Le Club des Cinq, ou les aventuriers en herbe mènent l'enquête

Dans les romans d'aventures l'action est souvent nourrie par une intrigue policière qui entretient le suspense. La série d'Enid Blyton, *The Famous Five (Le Club des Cinq)*, dévorée pendant des années autant par les petites filles que par les petits garçons, succès de librairie qui ne sera surpassé que récemment par *Harry Potter*, croise habilement plusieurs thèmes accrocheurs : l'enquête policière, le mystère, des héros enfants, une bande de copains. Chaque personnage – deux garçons et deux filles (et un chien) – est bien différencié et a sa propre personnalité. La force du clan face aux malfaiteurs réside dans l'union des compétences de chacun et dans l'amitié et l'affection (trois sont frères et sœur) qui les lie. Ils évoluent en harmonie avec leurs parents, au sein d'une famille soudée. Dans l'adaptation française, éditée par Hachette à partir de 1955, les noms ont été francisés et l'histoire située en Bretagne. François (Julian) est doté de la sagesse des aînés, il est courageux, mais prudent. Mick (Dick), son cadet, est intrépide et farceur. Annie (Ann), la benjamine, est très « petite fille modèle », timide, un peu froussarde, restant plutôt en arrière, mais elle apporte au groupe ses excellentes intuitions. Ils passent leurs vacances avec leur cousine Claudine (Georgina), du même âge que Mick. Vrai garçon manqué – elle exige qu'on l'appelle Claude (George) –, c'est la plus téméraire. Son chien Dagobert (Timmy) fait preuve d'une étonnante intelligence et tient sa place dans l'équipe. Enid Blyton (1897-1968), auteur britannique extrêmement prolifique (plus de cinq cents romans, contes, dix mille nouvelles...), fut très décriée par les pédagogues et les bibliothécaires qui lui reprochèrent le principe redondant des séries (outre *Le Club des Cinq* : *Oui-oui*, *Le Clan des Sept*, *Jojo Lapin*, etc.) bridant l'imaginaire, des personnages stéréotypés, un vocabulaire limité... Son immense succès auprès des enfants de tous les pays est exemplaire du fossé qui sépare souvent les jeunes lecteurs des prescripteurs adultes, enseignants ou bibliothécaires aux conceptions bien arrêtées sur ce que doit être la littérature de jeunesse.

Les vingt et un titres du *Club des Cinq* furent une telle réussite commerciale qu'après la mort d'Enid Blyton l'écrivain Claude Voilier reprit la série et donna vingt-quatre nouveaux volumes sous le titre *Les Cinq*, traduits ensuite en anglais. La bande dessinée s'est emparée des personnages, suivie de près par la télévision, puis les jeux vidéo...



Robert Louis Stevenson,
L'Île au Trésor
Trad. André Laurie,
dessins de Georges Roux
Hetzel, 1885
BNF, Littérature et Art, 8-Y2-8524



Enid Blyton, *Le Club des Cinq en péril*
© Hachette Jeunesse,
« Bibliothèque Rose »,
2006

Les premiers amis des enfants sont les animaux sous toutes leurs formes, peluche, doudou, mousse, plastique, etc. Avant la poupée, c'est le premier joujou, réservoir des sentiments, le confident, le réconfort ou le souffre-douleur. L'animal est un passeur. Qu'il soit à l'image de l'enfant, vivant comme lui (Babar), ou qu'il ait une histoire propre au milieu de ses congénères (Bambi), c'est souvent lui qui attire le tout-petit dans l'univers du livre. Et les plus grands sont tout aussi sensibles aux récits narrants les aventures d'un animal courageux.

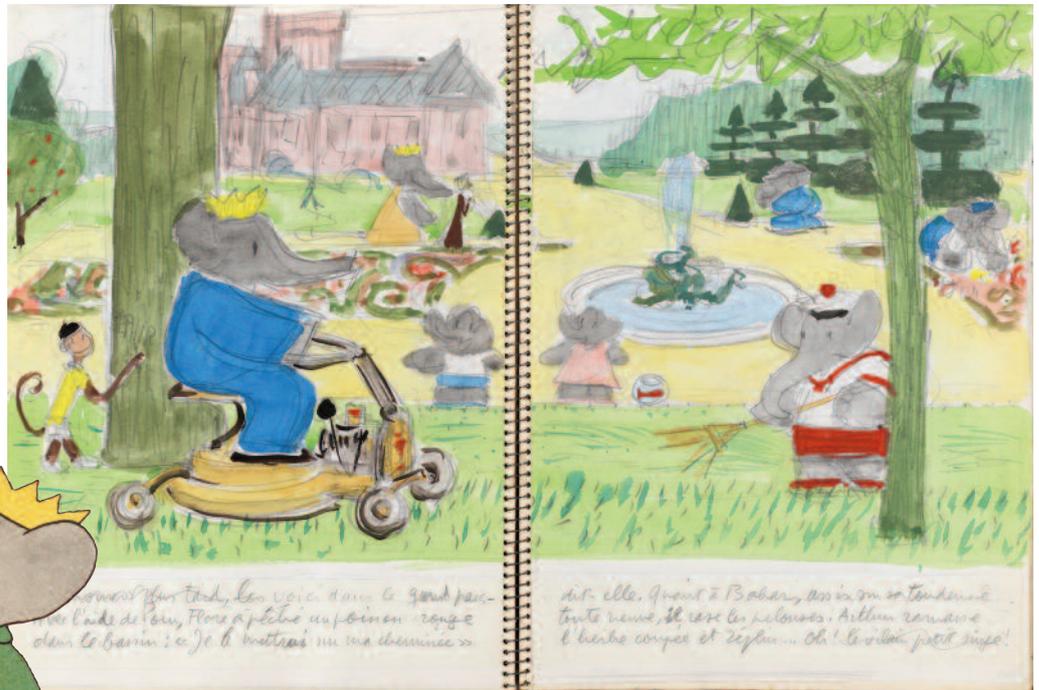
Babar, une image de l'enfance

Parmi les animaux qui ont atteint l'universalité, Babar est sans doute celui dans lequel le petit se projette le plus facilement. Au départ de son histoire, un drame : la mort de la mère, motif que l'on retrouve souvent dans la littérature de jeunesse (Bambi, Oliver Twist, etc.), et qui attire la compassion, puis la curiosité : l'enfant seul au monde va devoir lutter dans un environnement hostile. Babar se réfugie dans la ville où, au contact de la Vieille Dame qui le protège, il se civilise, se redresse et marche sur deux pieds, s'habille sans jamais avoir l'air déguisé, s'instruit, et vit exactement comme un être humain. Il retourne dans la jungle, devient roi des éléphants, fonde une famille et une ville où il introduit la civilisation occidentale. C'est une société humaine et une vraie famille, avec ses valeurs, ses difficultés, ses joies et ses peines, dont les membres n'ont plus rien des éléphants, si ce n'est leur enveloppe corporelle. Ainsi, l'enfant s'identifie parfaitement à l'animal et absorbe les messages éducatifs (amitié, altruisme, respect des autres et de l'environnement, etc.). Mais le succès de Babar auprès des petits s'explique aussi par la conception des albums : des images foisonnantes pleines de détails, dans lesquelles on peut suivre facilement l'histoire lue par l'adulte, et laisser son imagination s'élever au-delà.



La lune parut dans les cieux, baignant la terre d'une lumière sépulcrale, et Buck sentit avec la nuit monter dans la forêt l'éveil d'une vie nouvelle. Il se dressa, humant l'air. Des abois lointains retentissaient, se rapprochant rapidement. Il reconnut en eux une part de ce passé qui ressuscitait en lui. S'avançant dans la clairière, il écouta sans trouble et sans remords la voix qui depuis longtemps le sollicitait... Désormais il était libre – libre de lui répondre et de lui obéir. John Thornton mort, plus rien ne rattachait Buck à l'Humanité.

L'Appel de la forêt, Jack London, trad. Mme de Galard © Gallimard Jeunesse, 2007.



Le château de Babar
Maquette : dessin original de Laurent de Brunhoff
Don de Laurent de Brunhoff
BNF, Réserve des livres rares, Rés. Gr. Fol. NFR. 26
© Librairie Hachette, 1961

Laurent de Brunhoff poursuit les aventures du petit éléphant créé en 1931 par son père Jean, mort en 1937.



Babar™ and © Nelvana
Jointly licensed by Nelvana Limited
and the Clifford Ross Company, Ltd

Jack London, *L'Appel de la forêt*
 Ill. Claude Lapointe
 © Gallimard, « Grands textes illustrés », 1979
 BNF, La Joie par les livres, Fol F 1379

Buck, l'animal héros de roman

À l'anthropomorphisme poussé à l'extrême de Babar, les plus grands préfèrent les romans mettant en scène un véritable animal avec ses caractéristiques propres, comme ceux de Jack London où la communauté animale est mise en parallèle avec la société humaine. Dans *L'Appel de la forêt*, sur une trame d'aventures à l'époque de la ruée vers l'or dans le Grand Nord canadien, se joue le drame du chien Buck, volé à son maître pour devenir chien de traîneau. Exploité par l'homme, maltraité, il doit s'adapter à des conditions de vie très dures et s'imposer aux autres chiens de la meute, en un combat semblable à celui que mènent les chercheurs d'or au milieu d'une nature où seuls survivent les plus forts. Il renoue des rapports d'amitié affectueuse avec l'homme grâce à un nouveau maître, John Thornton. Mais il perd toute confiance en l'humanité lorsque Thornton est assassiné ; il retrouve ses instincts primitifs et tue les agresseurs, puis bascule définitivement dans la vie sauvage, rejoignant les loups dans la forêt. *Croc-Blanc* est l'histoire inverse : comment un loup, enlevé à la vie sauvage et utilisé par des hommes cruels, finit par s'adapter à la vie domestique grâce à l'amour d'un maître. L'un choisit la liberté, l'autre la dépendance à l'homme, l'un et l'autre en rupture avec leur milieu originel. Il y a une quête d'identité, influencée par des événements extérieurs. Les récits dont le personnage principal est un animal réel sont souvent des histoires d'amitié entre un jeune et un chien, un cheval, parfois même une bête fauve. L'identification s'opère sur le compagnon, souvent un garçon solitaire ou abandonné, qui compense avec l'animal ses frustrations affectives. Les séries de Cécile Aubry, qui, adaptées à la télévision, ont enchanté toute une génération de petits Français, sont emblématiques : amour et complicité entre un garçon et le poney qu'il a sauvé d'un cirque où il était maltraité (*Poly*). Les sentiments suggérés sont plus profonds et les aventures plus complexes avec *Belle et Sébastien* – deux orphelins : une chienne errante et un petit garçon trouvé dans la montagne et recueilli par un vieux paysan –, où sont évoqués des problèmes plus spécifiques à l'adolescence : les relations avec les adultes, la recherche identitaire, le besoin d'affection, l'éveil de l'amour, etc.

Sophie et Fifi Brindacier, bons petits diables ou figures rebelles ?

À l'image de la Sophie de la comtesse de Ségur, les enfants terribles de la littérature de jeunesse ne sont pas de véritables démons, mais plutôt des enfants modèles en devenir. Sophie est une petite fille mal aimée qui fait des bêtises par naïveté ou étourderie plus que par malignité, d'abord (*Les Malheurs de Sophie*) avec une mère qui manque singulièrement de tendresse, puis (*Les Petites Filles modèles*) avec une belle-mère qui la maltraite. Chacune de ses actions irréfléchies entraîne un châtement immédiat et se trouve donc être un enseignement pour elle... et pour le petit lecteur ! Cet aspect moralisateur n'existe plus chez les auteurs d'aujourd'hui qui se mettent plus volontiers du côté des jeunes et s'attachent plutôt à décrire l'enfant dans son univers, tel Zep avec son *Titeuf*. La morale trop voyante derrière les histoires de petits diables a disparu dans le courant du xx^e siècle, sous l'influence des nouvelles théories pédagogiques. L'un des personnages les plus emblématiques de ce changement de perspective du regard adulte est celui de l'écrivain suédoise Astrid Lindgren (1907-2002), Pipi Langstrump, devenue Fifi Brindacier en France, où elle acquit une notoriété bien moindre que dans les autres pays



Sophie, dessinée par Guy Sabran, D. R.
 Éditions G. P. « Bibliothèque Rouge et Or » © 1947

(peut-être à cause d'une mauvaise traduction). Elle devint vite une figure emblématique des enfants terribles, car elle remet en cause l'autorité des adultes, qu'elle tourne volontiers en dérision. C'est une rebelle, anarchiste, anticonformiste, qui s'oppose à toutes les institutions (école, police, etc.). Orpheline, elle vit seule en toute liberté et indépendance avec son singe et son cheval dans une vieille maison, la villa *Drölederepos*. Grâce à sa force herculéenne (elle peut soulever son cheval), elle se défend très bien contre les importuns. Elle est raisonneuse et adore raconter des histoires, mélangeant allègrement réalité et imaginaire. Elle fait tout ce qui lui passe par la tête (et elle a beaucoup ravi de sa stupéfaction ravie de ses deux compagnons de jeux Tommy et Annika, des petits voisins très bien élevés,

eux. Ce personnage ne pouvait qu'enchanter les enfants... et heurter pédagogues et parents par sa grande liberté de ton. On reprocha à Astrid Lindgren d'encourager les désirs d'indépendance et les rêves enfantins de révolte contre l'autorité, et de remettre en question les normes de la société bien-pensante.

En France, tout cet aspect contestataire a été soigneusement gommé par la traduction : une piètre et traîtresse adaptation a expurgé l'œuvre originale de tout ce qu'elle comportait de novateur, en détournant le sens pour en faire une banale histoire d'insupportable gamine prête à s'amender, dans la lignée de ses petits camarades précédents. Il faudra attendre 1995 et la traduction d'Alain Gnaedig pour que soit rendu à Fifi Brindacier son vrai visage et son insolence, et à Astrid Lindgren sa verve décapante.

Fifi Brindacier
 Dessinée par Ingrid Vang Nyman
 © Saltkråkan AB



– [...] Que dirais-tu d'un peu de calcul ? Une addition, par exemple. Combien font 7 et 5 ?

Fifi observa la maîtresse, l'air surprise et fâchée.

– Si tu ne le sais pas toi-même, ne compte pas sur moi pour trouver la solution à ta place !

Les enfants regardèrent Fifi avec horreur. La maîtresse expliqua que l'on ne répondait pas de cette manière à l'école. On ne disait pas « tu » à la maîtresse mais « vous » et on l'appelait « Mademoiselle ».

– Excusez-moi, répondit Fifi, gênée. Je ne savais pas. Je ne recommencerai plus.

– Je l'espère bien. Et je te dirai que 7 et 5 font 12.

– Tu vois bien ! Tu le savais ! Alors, pourquoi me le demander ?

Fifi Brindacier, Astrid Lindgren, trad. Alain Gnaedig
 © Hachette Livre, 1995